Document generated on 05/08/2024 12:37 a.m.

24 images

Ava, Laura et Athena : avatars du futur

Apolline Caron-Ottavi

Number 173, September 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78567ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2015). Ava, Laura et Athena : avatars du futur. *24 images*, (173), 58–59.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

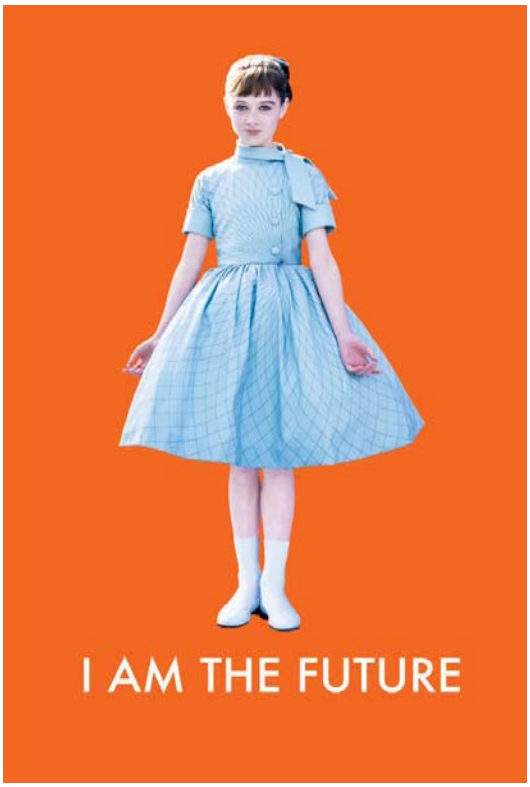
https://www.erudit.org/en/

Ava, Laura et Athena : avatars du futur

par Apolline Caron-Ottavi

« Il réussit à sculpter dans l'ivoire blanc comme la neige un corps de femme d'une telle beauté que la nature n'en peut créer de semblable »
– Ovide,
Les métamorphoses, X

Au cours des six derniers mois sont sortis deux, et même trois films, qui dialoguent étrangement, sans pour autant aller dans le même sens. Le premier est ***Under the Skin*** de Jonathan Glazer, film proche de l'exercice de style tant il est esthétiquement soigné et narrativement elliptique. On y suit la balade sombre et hallucinée d'une créature mystérieuse, Laura (la pulpeuse Scarlett Johansson), envoyée sur terre pour séduire les hommes en les entraînant dans une sorte de liquide amniotique qui les fait disparaître dans on ne sait quelle autre dimension. Le deuxième est le récent ***Ex Machina***, qui nous plonge dans un huis clos en compagnie d'un magnat de la technologie, qui se livre à des expérimentations en créant des robots ultra-perfectionnés, dont il veut faire tester le prototype le plus abouti, nommé Ava (l'éthérée Alicia Vikander), par un employé modèle de son entreprise tiré au sort. On peut ajouter un troisième film, mais pour enfants cette fois : ***Tomorrowland***, habité par la présence d'Athena (la charmante Raffey Cassidy), fillette robot qui vole la vedette du film.



Affiche *TOMORROWLAND* (2015)

Laura est probablement une créature extraterrestre. Ava et Athena sont assurément des robots. Peu importe au fond. Dans les trois films, l'humanité se trouve confrontée à l'inconnu sous l'apparence séduisante d'une jeune femme (fille) trop parfaite. Dans les trois films, une organisation toute puissante et inaccessible aux yeux du commun des mortels se livre à des expériences aux finalités obscures. Et à chaque fois se pose la question de la conscience chez les créatures, mais surtout chez leurs créateurs, et chez ceux qu'elles rencontrent. On dirait que la science-fiction d'aujourd'hui converge vers ces personnages féminins qui incarnent le futur, notre futur. Le filon n'est certes pas nouveau (les créatures sentimentales issues d'une science irresponsable sont légion dans ce genre narratif depuis *L'Ève future,* roman de Villiers de l'Isle-Adam paru en 1886), mais celui-ci trouve aujourd'hui une résonance nouvelle, à l'ère de Google et de ses recherches sur la robotique et l'intelligence artificielle. La science-fiction revisite d'anciens mythes pour parler du monde de demain.

L'ombre de Frankenstein plane évidemment. Des savants fous jouent avec le feu, avec la vie, et leurs créations deviennent vite hors de contrôle. La sentimentalité du monstre est un enjeu de ces films depuis toujours. Le monstre créé par Frankenstein n'est pas humain, mais il éprouve des émotions, qui rendent problématique sa destruction. Ce qui rapproche Ava, Laura et Athena de Frankenstein, c'est que leurs capacités dépassent ce que leur créateur avait prévu, et elles deviennent alors des entités autonomes, donc incontrôlables. ***Under the Skin*** semble évoluer selon l'empathie que développe Laura. Indifférente et froide, elle kidnappe les hommes sans état d'âme, jusqu'à ce que sa rencontre avec un *elephant man* l'émeuve. Dès lors, la machine se dérègle (car *alien* ou pas, elle agit comme un robot programmé). Elle se met en quête d'humanité, de confiance, de sexe. Elle existe comme individu. ***Ex Machina*** complexifie cette question : Ava est-elle une créature capable d'émotions et d'empathie, ou est-elle si perfectionnée qu'elle est capable de les simuler ? La seule chose dont on peut être sûr, c'est qu'Ava a été programmée pour une mission : sortir du lieu où elle a été créée, quel qu'en soit le prix (c'est sa programmation test). Son créateur n'est pas dupe de son pouvoir de manipulation, mais il se laisse néanmoins prendre au jeu auquel il soumet son employée : il projette sur Ava des réflexions toutes humaines. Ce qui définit Ava en tant que tel, ce n'est pas son attitude envers ceux qui l'entourent (peu importe qu'il s'agisse d'empathie ou d'indifférence). C'est qu'elle n'agit qu'en fonction de ce pourquoi elle a été programmée, le

YEUX SANS VISAGE (1960) – *UNDER THE SKIN* (2013) – *EX MACHINA* (2015)

fait qu'elle soit douée ou non de libre arbitre demeurant une zone d'ombre.

Ces films posent l'hypothèse de la femme idéale, objet de tentation, utilisée comme première tentative robotique de dépasser une humanité qui ne se suffit plus à elle-même. Laura et Ava sont en cela deux prolongements du mythe de Pygmalion : créées de toutes pièces, elles sont des icônes formées par le désir des hommes, elles prennent vie comme aboutissement d'un fantasme occidental vieux de plusieurs milliers d'années[1]. Elles se situent surtout dans la filiation des interprétations les plus sombres du mythe de Pygmalion imaginées par le cinéma au XXe siècle – de la Maria de ***Metropolis*** à la Madeleine de ***Vertigo*** – en étant les doubles funestes et irréprochables de femmes déjà mortes. À sa « naissance », Laura s'approprie les dépouilles d'un cadavre qui lui ressemble étrangement. Ava est la petite dernière d'une longue série de créatures moins abouties qu'elle. Elle est surtout l'amalgame de nos images numériques, captées par les ordinateurs qui copient mimiques et intonations : des doubles virtuels, sans vie propre. On se rappelle aussi le masque des ***Yeux sans visage*** de Georges Franju, dont la beauté sans vie est contemplée par les yeux tristes d'une jeune femme sans identité. Ava caresse son propre visage prototype accroché au mur, Laura arrache son visage et plonge dans le regard de l'inconnue qu'elle était l'instant d'avant. Elles sont des femmes dédoublées pour répondre à l'orgueil des hommes.

Une des idées fortes d'***Ex Machina*** réside d'ailleurs dans le personnage de Nathan (Oscar Isaac) : le petit génie de l'innovation technologique n'est plus ici le *geek* mal à l'aise ou le *nerd* obsessionnel auxquels nous ont habitués les films des années 2000, mais au contraire un super chef d'entreprise jouisseur, aussi cultivé que vulgaire, et aussi cynique qu'égocentrique. Ce *hipster* barbu cache dans les placards de sa forteresse privée son invention ultime : une série de femmes fantasmatiques, obéissantes et jetables, fruits de recherches financées par la réussite de sa compagnie *high-tech*, nommée BlueBook. Nous sommes clairement dans le conte *Barbe bleue*, entendez *Blue Beard* à la sauce Facebook. Partant du fait que bien des gens sont insensibles au Jackson Pollock qu'il a accroché à son mur pour s'inspirer, Nathan suppose que la plupart de ses congénères peuvent se passer d'interagir avec une créature dotée de conscience et se satisfaire d'un simulacre de conscience pour leurs modestes besoins. Question cruelle, mais sérieuse et troublante. Ce n'est pas Ava qui est au cœur de l'expérimentation, mais bien l'humain.

Car comme pour toute technologie, l'aspect séduisant n'est que l'enveloppe cachant une finalité plus sinistre : l'amour est l'envers de la guerre. Ce n'est pas pour rien que la citation d'Oppenheimer (« *Now I am become Death, the destroyer of worlds* ») est amenée comme une évidence dans un dialogue d'***Ex Machina***, quand bien même on ne parle que de gracieuses créatures vouées à une sexualité sans questions[2]. Ava, Laura et Athena sont dans un rapport amoureux, mais elles sont aussi en guerre. Dans leur féminité même, elles mènent un combat contre leur propre artifice. Ava met une robe, Laura la retire. Laura a le désir de faire l'amour mais n'en a pas la capacité physique. Ava a la capacité de le faire, mais n'en a pas le désir. Quant à Athena, malgré ses nombreuses années de vie et son amour fidèle pour Frank (George Clooney), elle est emprisonnée dans un corps d'enfant éternel. Sa romance improbable avec Frank pose des questions plus sérieuses qu'il n'y paraît : on assiste aux retrouvailles d'un vieux couple, formé par une enfant de dix ans et un homme de cinquante ans. Lorsque Frank la rencontre dans les années soixante, lors d'une Exposition universelle, Athena incarne le futur idyllique et salvateur fantasmé par l'époque. Quarante ans plus tard, l'homme d'âge mûr ne s'est jamais remis de ce premier amour, et le futur du monde est tout sauf idyllique. Athena n'a pas changé : elle est restée dans le passé, mais incarne toujours le futur, alors que lui est définitivement enfermé dans le passé, dans un monde sans futur. Nathan le dit d'Ava : elle nous regarde comme des « primates en voie de disparition ». Laura, peut-être parce qu'elle est un être venu d'ailleurs et non créé par l'homme, manifeste une curiosité teintée de pitié pour les humains perdus qu'elle croise. Athena, quant à elle, est le personnage le plus positif des trois puisqu'elle décide de mener sa guerre au côté des hommes, et non contre eux. Elle est là pour donner foi en l'avenir à ceux qui sortent de l'enfance et découvrent que le monde des adultes est bancal. Loin de l'éloge du futur propre aux années soixante, mais étrangement de retour aujourd'hui (celui des infinies possibilités technologiques censées résoudre les problèmes de demain), Athena nous rappelle qu'il faut savoir quel monde construire avant de savoir quelle machine inventer.

1. Sur l'influence de ce mythe fondateur dans l'art et la culture, voir le très beau livre de Victor Stoïchita, *L'effet Pygmalion*, Droz, 2008 (Traduction de T*he Pygmalion Effect*, The University of Chicago Press, 2006).
2. Récemment, deux types de robots, entre autres, ont fait leur apparition dans notre monde : les jeunes filles d'accueil japonaises, et les inquiétants robots tous terrains de Google.